

L'ÉGLISE

de La Côte Saint-André

(Isère)

L'église de La Côte Saint-André présente un intérêt archéologique certain, et cela d'autant plus, qu'il est possible de dater ce monument, à l'aide de documents d'archives contemporains de ses origines.

D'après ces textes, les limites des temps qui l'ont vu naître, peuvent se placer entre les années 1088 et 1102.

Cependant, comme il est fréquent pour les églises de cette époque, cet édifice roman a reçu durant les âges suivants, des restaurations ou des transformations qui ont voilé sa physionomie primitive, si bien qu'on se trouve en présence d'un édifice religieux à la fois roman et gothique et en partie moderne.

**

Pour en comprendre l'architecture, il est nécessaire d'en connaître les vicissitudes historiques au moins dans leurs grandes lignes (nous regrettons simplement qu'un érudit local, plus qualifié que nous-même ne puisse nous les narrer en détail).

Depuis longtemps cette église a attiré l'attention des érudits ou des simples curieux. Au siècle passé, dans sa description des cantons de l'Isère, François Crozet résumait son impression en disant tout simplement : " Le plus important monument de La Côte Saint-André est son église " (1).

L'importance historique de ce monument ne fait aucun doute, la toponymie locale en est un témoignage ; l'église Saint-André de la Côte (ecclesia Sancti Andree de Costa) des anciens textes avait déjà au x^e siècle donné son nom ou plus exactement transmis son vocable de Saint-André au territoire de cette paroisse (2). A cette époque, la Côte n'était encore qu'une simple paroisse rurale de l'ancien mandement de Bocsozel ;

Elle faisait partie de l'archiprêtré de Bressieu et était située dans cette partie du territoire de l'ancien " Pays de Sermorens " attribué au diocèse de Vienne, en 1116, par le pape Pascal II, après de longues controverses, pendantes entre Saint Hugues, évêque de Grenoble et Guy de Bourgogne, archevêque de Vienne (3).

Cette paroisse de Saint-André n'avait pas encore acquis l'importance que lui donnera au xiii^e siècle la " Ville neuve de La Côte " édifiée par le comte Philippe de Savoie.

Une tentative pour débaptiser cette cité, devenue dauphinoise en 1355, fut bien tentée pendant la Révolution, mais ce ne fut

(1) F. Crozet : Description du canton de La Côte Saint-André, 1869.
(2) En 1187 les filles d'Agnès de Nantoin passent un acte de donation à l'abbaye de Bonnevaux : " apud Costam Sancti Andrei " en présence du chapelain Othmar et d'Ervis de Bocsozel : Cartulaire de Bonnevaux, charte n° 136 (p. 77).
(3) Pouillé du diocèse de Vienne du xiv^e siècle et de 1523, n° 150 et 172 et Regeste Dauphinois n° 2960.

que " feu de paille " ; il est vrai que c'était pure fantaisie, que vouloir gratifier cette ville du nom de " La Côte-André " ou de " La Côte Bonne Eau " (4).

Le patronage de Saint-André possédait des racines trop profondes pour pouvoir être extirpées.

M. Ewig, auteur d'une étude récente sur les vocables des églises de France du iv^e au viii^e siècle, déclare que le patronage de Saint-André a été l'un de ceux donnés aux premières églises bâties dans la vallée du Rhône dans les paroisses de campagne... (4 bis).

**

Au demeurant, une charte de l'an 1000 atteste qu'un antique sanctuaire dédié à Saint-André, existait déjà au temps lointain où cette cité portait encore le nom de " Villa Cotonacum ", appellation qui passe pour avoir été le " toponyme gallo-romain de la Côte Saint-André ", d'après l'opinion autorisée de l'archiviste Pilot (5).

Un siècle plus tard, Guy de Bourgogne, archevêque de Vienne de 1088 à 1119, année où il fut élu pape sous le nom de Callixte II, confia cette paroisse de la Côte aux moines de Saint-Ruf. L'acte de donation à ces religieux de l'église de Saint-Martin à Vienne en fait foi. Guy de Bourgogne déclare expressément dans cette charte de l'année 1104 qu'il leur avait donné " auparavant " l'église Saint-André de la Côte afin, disait-il " d'améliorer ce sanctuaire qui lui est confié " (6).

Mis en possession de cette paroisse de la Côte, les chanoines de Saint-Ruf ne tardèrent pas à élever une église neuve avec un prieuré adjacent qu'ils destinaient au service de la paroisse.

Le prieuré existait déjà le 11 novembre 1102, car à cette date les frères de Saint-Ruf de la Côte recevaient en communication le rouleau mortuaire de prières que les pères Chartreux faisaient circuler " de monastère en monastère " après la mort de Saint Hugues, leur fondateur. (7).

**

Guy de Bourgogne, devenu le pape Callixte II, n'oublia pas ses fondations antérieures : dans une bulle donnée au Latran le 28 avril 1125, il confirme à l'abbé Pons de Saint-Ruf ses acquisitions et cite entre autres : l'église Saint-André de la Côte avec ses religieux suffragants (ecclesia Sancti-Andree de Costa cum suffraganeis suis). (8).

L'ordre de Saint-Ruf, objet de la sollicitude du pape Callixte II, était alors dans toute son extension religieuse, il s'était vu confier, successivement, l'église Notre-Dame de la Pla-

(4) Abbé Clair Jacquier : La Côte Saint-André, recherches historiques, 1863, p. 40.
(4 bis) Les vocables des Eglises de France du iv^e au viii^e siècle, dans : Information historique 1961, N° 4.
(5) Cartulaire de Saint Hugues de Grenoble, charte N° 16 et Dictionnaire topographique de l'Isère.
(6) A. Carrier de Belleuse : abbayes et prieurés de l'ordre de Saint Ruf, édition de Romans, 1933, p. 121.
(7) Ulysse Chevalier : Regeste Dauphinois N° 2.875.
(8) Codex diplomaticus sancti Rufi, p. 123.

91

tière, à Lyon, celle de Saint-Martin à Vienne, celle d'Annonay, de Perraud, de Chimilin, de Sérézin de la Tour et plusieurs autres sanctuaires paroissiaux.

Cet ordre avait été fondé en 1039 sous les murs d'Avignon, sous le patronage de Saint-Ruf, le fils de Saint-Simon le Cyrénéen cité dans l'évangile de Saint Marc qui d'après la légende, aurait été le premier propagateur de l'évangile en Avignon.

Chassés de cette ville, au siècle suivant, par les Albigeois, ces chanoines vinrent installer en 1158 leur maison mère à Valence où ils résidèrent jusqu'à la suppression de leur ordre en 1775 (9).

Le but que se proposaient ces religieux, qui avaient adopté la règle de Saint-Augustin, était de desservir les églises dépourvues de clergé séculier et d'y célébrer les offices divins avec le plus de solennité possible (10).

Ils portaient une soutane en serge blanche, une écharpe blanche, seule leur ceinture était noire : c'est la raison pour laquelle les anciens habitants de la Côte les avaient surnommés, dit-on, les " curés blancs " (11).

André Michel, historien de l'Art bien connu, prétend que ces moines de Saint-Ruf avaient une réputation d'artistes au douzième siècle : des textes de l'époque attestent qu'ils possédaient un atelier de sculpture renommé, qu'ils comptaient des religieux habiles à tailler la pierre et à ciseler les colonnettes (12).

L'église de la Côte Saint-André, qui, dans sa partie romane, est leur œuvre ne dément pas leur réputation, ni leur talent de maîtres d'œuvres.

Fernand de Saint-Andéol, auteur d'une étude archéologique de cette église de la Côte, reproduite par tous les historiens locaux, vante la beauté des arcs en pierre de taille, compris entre les piliers du chœur qui supportent le clocher : le plein cintre y brise ici sa courbe, dit-il.

L'arc brisé n'apparaît, en effet, qu'à l'extrême fin du XI^e siècle (Cluny, Farges). Ces arcades reposent sur des piles de forme rectangulaire avec ressaut ; d'après Deshouillères la pile nue et rectangulaire est un signe d'archaïsme dans l'art roman (13).

Au-dessus du chœur, se voit une coupole parfaite, établie sur trompes, placées dans les angles et destinées à faire passer le plan carré de la construction au plan octogonal. (Les véritables trompes n'apparaissent pas avant 1080).

Le clocher qui s'élève au-dessus, possède aussi des origines romanes : il est monté en briques à deux étages sensiblement en retrait l'un sur l'autre et percé sur ses grands côtés de deux baies à l'étage supérieur où apparaissent des croix grecques incrustées près des angles.

(9) Brun Durand : Notice historique sur l'abbaye de Saint-Ruf, p. 9 et le Dauphiné en 1698, p. 151.

(10) Abbé Rouchier : Revue du Vivarais (cité par J. Imbert).

(11) J. Imbert : Histoire de la Côte, p. 53.

(12) P. Cavaud : Notre Dame de L'Isle sous Vienne, p. 17 et A. Michel : Histoire de l'Art, t. I, 2^e partie, p. 662.

(13) Deshouillères : Les églises de l'onzième siècle.



Le clocher de l'église de La Côte Saint-André (Isère)

Ce clocher, par sa forme quadrangulaire, fait songer au vieux clocher clunisien d'Artas et aux autres campaniles romans dauphinois.

Il a inspiré naguère Jongkind dans un célèbre tableau où l'on voit sur le côté sud de ce campanile un petit clocheton qui a disparu au cours des derniers travaux de restauration.

**

Au XIII^e siècle, le pape Innocent III confirma de nouveau les possessions de l'ordre de Saint-Ruf. Il est question dans sa bulle datée du 6 mai 1206, de beaucoup de sanctuaires parmi lesquels figurent " l'église de Saint-André de la Côte avec l'église de Flachère et leurs dépendances " (14).

Ces dépendances comprenaient avant tout, le prieuré voisin qui possédait le patronage de l'église de Flachère et de nombreuses propriétés foncières.

En 1264, Philippe de Savoie, alors qu'il n'était encore que l'élu de l'Eglise de Lyon, songeait déjà à créer une " ville neuve " à la Côte. L'abbé de Saint-Ruf, Guillaume et le prieur de la Côte, Humbert, lui facilitèrent son projet ; ils échangèrent avec lui des

(14) Codex diplomaticus Sancti Rufi, p. 102.

92

91

moulins, un bois et toute une étendue de terrains placés le long de la route " qui était devant l'église et se dirigeait vers Bressieux ". En échange, Philippe leur abandonnait ses droits de suzerain sur les biens du prieuré et leur promettait une rente annuelle de 17 livres. (15).

Dans la suite des temps, le prieuré devait continuer à prospérer, en même temps que la ville neuve, ainsi que le prouve au *xiv^e* siècle le " pouillé " du diocèse de Vienne et au *xv^e*, le rôle des tailles de l'année 1474 (16).

A cette date, le prieuré accuse 1200 florins de revenu annuel et possède neuf religieux, en plus du curé et du vicaire.

La ville elle-même est dans toute son expansion économique, elle est devenue le centre commercial et agricole le plus important de la plaine de Bièvre ; son château, possession du domaine delphinal depuis 1355, sert de résidence au dauphin Louis, futur Louis XI et à plusieurs gouverneurs de la province.

Lors de la révision des feux de 1460, la ville de la Côte Saint-André compte déjà 575 habitants, chefs de maison ou de famille, ce qui représente une population de plus de trois mille habitants (17).

L'enceinte de l'église romane du *xii^e* siècle était devenue insuffisante pour contenir le flot des paroissiens ; à la fin du *xv^e* siècle, on envisagea d'agrandir l'édifice en développant la nef réservée aux paroissiens et cela dans le style de l'époque, c'est à dire en gothique flamboyant ; l'ancien chœur qui soutenait le clocher devant être conservé, la nouvelle nef y fut rattachée dans les étroites limites de la première, on se contenta d'élargir les bas-côtés, ce qui a fait dire que cette église possède trois nefs.

C'est à cette considération qu'il faut attribuer le défaut de proportion entre la largeur de la nef centrale (7 m.) et celle des bas-côtés (6 m., 50).

La nef latérale de gauche, seule conservée jusqu'à nos jours, se fait remarquer par sa belle construction : « Des colonnes à demi engagées dans les piliers et les murs latéraux se brisent à la hauteur et à la place du chapiteau en un faisceau de nervures dont les vives arêtes vont supportant noblement quatre belles voûtes » (19). La nef latérale de droite devait être semblable, mais ses voûtes primitives furent détruites par un incendie au *xvi^e* siècle...

Le plan de ces travaux d'agrandissement, œuvre de la période gothique de la fin du *xv^e* siècle, témoigne de l'état de prospérité de la ville. Fernand de Saint-Andéol vantait « l'ampleur de la conception, la pureté du style et presque l'élégance qui n'appartient, disait-il, qu'aux édifices de distinction » (20).

*

**

La Côte Saint-André fut dévastée à plusieurs reprises au cours du *xvii^e* siècle, notamment en 1528, par une troupe de soldats mer-

(15) Arch. Isère, B. 3.606.

(16) id. B. 2.757.

(17) id. B. 4.458.

(18) Imbert : L'église de la Côte dans *Histoire de la Côte*, p. 262.

(19) Abbé Clair Jacquier, op. cit. p. 84.

(20) id. p. 34.

cenaires qui revenaient d'Italie et boutèrent le feu à la ville, puis, en 1568, où cette cité subit un siège pendant un mois : de Gordes qui voulait reprendre La Côte aux protestants fit pointer le canon, nous dit Chorier, contre le rempart qui joignait la porte de Vienne et de ce fait, acheva la ruine du prieuré déjà très mal traité par les troupes huguenotes.

L'église, sans aucun doute, ne fut pas épargnée ; on voyait encore au *xix^e* siècle des traces d'incendie spécialement sur la nef latérale droite. (21).

*

**

Relevée de ses ruines, l'église de La Côte devait subir encore d'autres transformations ou restaurations.

En 1706, elles portèrent sur l'abside, qui primitivement se terminait, dit-on, par un mur plat. Elle fut agrandie en forme d'hémicycle allongé. Cette nouvelle abside est divisée en neuf panneaux séparés par des pilastres, deux de ces panneaux sont percés de fenêtres.

Cette église fut encore ravagée pendant la Révolution, tout son mobilier fut détruit ou dispersé à l'exception du Christ qui se trouvait autrefois placé sur un trabs ou poutre qui séparait symboliquement le chœur de la nef à la façon d'un jubé.

Au rétablissement du culte, M. de Buffevent étant maire, on dut faire quelques travaux pour obvier au délabrement de l'édifice.

Plus tard, vers 1840, les nouvelles réparations furent plus importantes : elles portèrent en particulier sur l'élévation de la façade, l'ancien porche, analogue à celui de Beauvoir de Marc, fut supprimé, on construisit le lambris cintré qui recouvre la nef principale : tous ces travaux modernes n'ont pas spécialement embelli cette église, par contre les derniers travaux d'entretien exécutés avant la dernière guerre, n'ont modifié en rien l'aspect de l'édifice (21).

*

**

Signalons avant de terminer que ce sanctuaire possédait cinq chapelles ou autels, de chaque côté des ailes latérales : une d'entre elles était dédiée aux " Trois Maries ", vocable bien connu des Lyonnais, une autre, celle de Sainte Catherine était le siège d'une confrérie fort curieuse.

Parmi les chapelles qui persistent, il en est une, à gauche du chœur, dédiée à la Sainte Vierge, qui est de pur style gothique flamboyant. On y voit gravé sur la pierre le blason de la famille qui en avait jadis le patronage.

A droite du chœur est placée la chapelle ogivale du Sacré-Cœur, autrefois chapelle de Saint Crépin, patron des cordonniers. On peut voir, au-dessous d'une retombée d'ogives les armoiries de cette corporation où sont réunis tous les instruments en usage dans le travail du cuir.

Il existait également une chapelle de Saint Joseph, patron des charpentiers à côté de la sacristie actuelle.

*
**

En terminant ces simples notes un peu monotones, nous dirons en guise de conclusion : nous ne partageons nullement l'opinion de cet ancien paroissien de la Côte, qui disait, lorsque l'abbé Clair Jacquier rédigeait une monographie de ce sanctuaire : « Ne cherchez rien d'antique, ni de précieux dans notre église, elle est bâtie sur d'anciennes ruines... »

Evidemment cet ancien édifice, au cours de ses 800 ans d'existence, a subi l'outrage du temps et des hommes.

Malgré cela, un amateur d'art ou d'histoire éprouvera toujours un plaisir intellectuel à retrouver le plan d'une église romane, édifiée à l'orée du xii^e siècle, à l'époque et sans doute sur les conseils de l'archevêque de Vienne, Guy de Bourgogne, futur pape Callixte II.

Docteur Joseph SAUNIER.

9